

Dans ce superbe esprit luit encore un instant ;  
 Mais en ne puisant plus à la source éternelle.  
 S'éteint en exhalant sa dernière étincelle.  
 De même que la lampe expirant dans la nuit  
 Jette un dernier éclat que l'obscurité suit,  
 Le monde en a connu de ses esprits célèbres  
 Livrés par leur orgueil au prince des ténèbres ;  
 Ils s'étaient élevés d'un vol audacieux  
 Pour aller allumer leur flambeau dans les cieus.  
 Mais quand, trop ébloui par sa vive lumière,  
 L'esprit croit enfanter le rayon qui l'éclaire  
 Et méconnaît le Dieu dont il est émané.  
 Dieu permet, pour venger son flambeau profané,  
 Qu'au lieu de l'éclairer sa lueur infidèle  
 Dans l'abîme sans fond plonge l'esprit rebelle.

Mme Guinard a donné pour titre à son livre  
 le nom des deux beaux enfants qu'elle ; pleure :  
**AUGUSTE ET NOEMI.**

**DERNIERE FLEUR.**

Dernière fleur d'une saison passée,  
 Entr'ouvre-toi ;  
 Dernier rayon d'une étoile éclipseée,  
 Brille pour moi !  
 Dernier joyau d'un écrin qui se brise,  
 Sois mon trésor ;  
 Dernier parfum d'une mourante brise,  
 Demeure encor !  
 Dernier oiseau de la couvée enfuie,  
 Reste ici-bas ;  
 Dernier rameau d'espérance et de vie,  
 Ne sèche pas !  
 Comme un beau jour à la fin de l'automne,  
 Réjouis l'œil ;  
 Tais mes pleurs, rattache ma couronne ;  
 Sois mon orgueil !  
 Mais non, jamais je ne serai plus fière !  
 Charme des yeux,  
 Deux beaux enfants me ravissaient naguère :  
 Ils sont aux cieus !  
 Tous deux ornaient, comme toi, ma demeure,  
 Dieu les a pris !  
 Petite enfant, voilà pourquoi i je pleure  
 Quand tu souris.

.....  
 Seigneur, où reposer ma pensée en détresse ?  
 N'est-il plus de projet que mon esprit caresse  
 Sans que des flots de pleurs ne viennent l'obscurcir  
 Ces pleurs que rien ne sèche et ne peut adoucir  
 Ont fatigué mes yeux sans alléger ma peine :  
 Le fleuve a beau couler la source est toujours pleine.  
 Un regret déchirant me saisit au réveil,  
 Et sans trouver l'oubli je cherche le sommeil.  
 Dans les songes confus et leurs flottants nuages  
 Je vois les mêmes noms et les mêmes images,  
 Oms si chers, noms si doux, noms redits tant de fois  
 Quand ceux qui les portaient répondaient à ma voix !

Images de beautés que la mort a glacées,  
 Et qui ne vivent plus qu'au fond de mes pensées !  
 Le temps qui change tout, le puissant destructeur,  
 A sillonné mon front sans user ma douleur :  
 On ne voit plus le fer enfoncé dans la plaie,  
 Mais la souffrance est là, toujours profonde et vraie.  
 Pour éloigner un peu l'invincible dégoût,  
 Qui me suit en tous lieux et qui s'attache à tout,  
 Indique-moi, mon Dieu, quelque chemin à suivre,  
 Quelque but qui m'attire et m'encourage à vivre ;  
 Monre-moi quelque bien que je puisse accomplir !  
 Un zèle qui ne peut s'éteindre ni faiblir,  
 En voyant la douleur s'emparer de la terre,  
 Pour tous les malheureux me donne un cœur de mère  
 Et la pitié me fait concevoir l'infini.  
 Le pauvre qu'autrefois le Sauveur a béni  
 M'inspire un saint respect, une charité tendre  
 Qui sur tout ce qui souffre aimerait à s'étendre,  
 Mon âme peut s'ouvrir à toutes les douleurs.  
 Hélas ! j'ai tant pleuré que j'ai pitié des pleurs ;  
 Je voudrais les sécher par ma faible parole :  
 Je voudrais consoler, moi que rien ne console !

Dans un recueil intitulé : *Manuscrit de ma  
 Grand'tante*, on lit :

Il viendra !... mais pourquoi ?... Sait-il donc que je  
 [l'aime ?]  
 Sait-il que je l'attends ?... que chaque jour de même  
 (Que ce jour soit celui d'hier ou d'aujourd'hui)  
 J'espère sa présence et ne songe qu'à lui !...  
 Oh ! non ! il ne sait rien ! — Qu'aurait-il pu comprendre ?  
 Les battements du cœur se laissent-ils entendre ?  
 Les yeux qu'on tient baissés ont-ils donc un regard ?...  
 Un sourire dit-il qu'on doit pleurer plus tard ?...

.....  
 Une fleur est perdue au loin dans la prairie,  
 Mais son parfum trahit sa présence et sa vie,  
 L'herbe cache une source et le chêne un roseau ;  
 Mais la fraîcheur des bois révèle le ruisseau,  
 Le long balancement d'un flexible feuillage  
 Nous dit bien s'il reçoit ou la brise ou l'orage,  
 Le feu qu'ont étouffé des cendres sans couleur  
 Se cachant à nos yeux, se sent par sa chaleur.  
 Pour revoir le soleil, quand s'enfuit l'hirondelle  
 Le pays qu'elle ignore est deviné par elle ;  
 Tout se laisse trahir par l'odeur ou le son,  
 Tout se laisse entrevoir par l'ombre et le rayon ;  
 Et moi seule ici bas, dans la foule perdue,  
 J'ai passé près de lui sans qu'il m'ait entendue !  
 Mon cœur est sans parfum, sans voix et sans couleur,  
 Et rien de mon amour n'a fait battre son cœur !

Le toit s'égaie et rit.  
 ANDRÉ' CHENIER.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille  
 Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille  
 Fait briller-tous les yeux,